



Homélie de Pâques

cathédrale Notre-Dame - 31 mars 2024

Ces célébrations sont si riches de symboles, de contenus, que nos mots ne peuvent pas enfermer tous ces mystères. Mais il faut tout de même essayer de partager quelques convictions, quelques interrogations que nous portons ensemble.

La mort n'aura pas le dernier mot. C'est cela finalement le mystère, le cri du matin de Pâques : le tombeau est vide. Tout ne s'est pas arrêté à la Passion et à la mort de Christ, mais cette mort s'ouvre sur la résurrection, sur une nouvelle dimension de la vie. Dans un monde dans lequel nous nous agitons de mille manières, nous courons en tous sens de manière très irrationnelle, on peut se poser légitimement cette question : à quoi bon vivre ? À quoi bon courir ? À quoi bon produire ? À quoi bon consommer ? Si un jour, il faut mourir...

Bien sûr, cette réalité, qui est celle de nos vies, qui est parfois trop vide de sens, ne peut pas être complètement satisfaisante. Nous avons peut-être même des clés de réponse de ce phénomène que, depuis quelques jours, les journalistes analysent : pourquoi, dans un pays comme le nôtre, en France, tellement marqué par la laïcité, il y a, autour de ces fêtes de Pâques, environ 12 000 baptêmes ? Pourquoi ? Il y a toutes sortes de réponses à cette question. Il faut analyser cela de manière précise. La réponse et les réponses sont multiples. Mais on peut constater aussi que, selon les prêtres des paroisses, nous avons le sentiment que, ces dernières années, il y a bien plus de monde à la messe le jour de Pâques qu'auparavant. Pourquoi ce phénomène ? À quoi cela tient-il ?

Peut-être par un certain nombre de peurs liées à la situation de notre monde : le retour de la guerre en Europe, ces faits dramatiques qui marquent Israël et la bande de Gaza. Pourquoi y a-t-il aujourd'hui plus de baptisés adultes qu'hier ? Parce qu'hier, à cause de cette prégnance très forte sociologiquement du christianisme, presque tout le monde était baptisé : aujourd'hui, évidemment, il y a dans la société moins de baptisés, donc plus de personnes sont susceptibles de demander le baptême. Mais toutes ces explications-là, sociologiques, psychosociologiques, ne suffisent à rendre compte de ce phénomène. Il nous faut peut-être tirer le constat que nous sommes dans une société qui est en quelque sorte à bout de souffle.

Parce que, dans cette idéologie de la croissance, on nous dit que nous sommes obligés de croître, d'accélérer, de nous propulser en permanence. Nous sommes dans une société prise de frénésie, la frénésie de produire, de consommer toujours plus. Et cette société, dans ce mouvement frénétique, a fini par perdre le sens du mouvement. Elle est un peu comme un hamster dans sa cage, qui court de plus en plus vite dans cette roue sans fin, mais qui ne va nulle part.

Un sociologue allemand, Hartmut Rosa, parle d'«immobilité fulgurante». Nous allons toujours de plus en plus vite. Nous sommes tou-

jours dans cette frénésie, mais nous ne savons pas où nous allons. Et cela, évidemment, ne peut pas être complètement satisfaisant. Nous cherchons (et nous en avons besoin) des formes alternatives de vie, de relations au monde, des formes alternatives pour être à ce monde. Et dans ce contexte-là, dans cette recherche-là, il y a quelque chose d'une recherche intellectuelle et spirituelle. Alors, les traditions religieuses, les rites, comme ceux que nous proposons dans nos églises chrétiennes, sont des commencements de réponses. Je dis bien « des commencements de réponses » parce que nous pourrions croire que répondre à cette quête de sens pour sortir de cette frénésie absurde puisse être une démarche simplement philosophique, de l'ordre des idées : *« quel sens donner à ma vie ? »*.

Alors je vais bâtir tout un dispositif, mais il ne s'agit pas simplement de glisser dans le monde des idées, de s'arrêter, de réfléchir et de penser un peu mais de profiter peut-être de quelques ascensions en montagne pour avoir à nouveau des rythmes lents, des espaces de réflexion. Il s'agit de cela, mais pas seulement.

Et les baptisés de la nuit de Pâques en témoignent souvent. Ils disent : *« être catholique, c'est adhérer non pas seulement à une doctrine, que l'on pourrait discuter ou que l'on pourrait opposer à une autre doctrine, une forme de pensée sur le monde, sur notre existence, sur le sens que tout cela, mais être catholique, c'est percevoir une présence »*.

Ceux et celles qui ont choisi d'être baptisés, pour certains dans cette grande cuve baptismale qui est là, au fond de l'église, dans la nuit de Pâques, ont souvent rencontré (pas forcément au sens où « on se rencontre, on se voit »), ont vécu une expérience spirituelle intérieure de rencontre avec Dieu en Jésus-Christ.

Ils ont vécu non pas seulement une réalité intellectuelle, mais une réalité émotionnelle.

Quelque chose s'est passé. Une rencontre s'est vécue. Une présence est devenue manifeste.

C'est cela le mystère chrétien.

Bien sûr, il y a un certain nombre de dogmes et d'idées auxquelles nous adhérons, que nous professerons tout à l'heure encore dans la profession de foi baptismale, mais il s'agit surtout d'avoir rencontré quelqu'un. On ne comprend pas tout ce qu'il nous dit, à l'image de ces disciples après le discours (un peu difficile à percevoir) sur le pain de vie de l'Évangile de saint Jean au chapitre sixième. Comme ces paroles étaient trop difficiles, le Christ expliquant qu'il se donnait totalement à nous dans le pain eucharistique, certains commencèrent à s'éloigner, nous dit l'Évangile. Alors le Christ adresse cette question à ceux qui sont encore là. Il leur dit : « *Voulez-vous vous en aller, vous aussi ?* » Et ils disent : « *À qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle* ».

Ces baptisés de la nuit de Pâques cherchent un sens à leur existence, cherchent à sortir de cette frénésie impitoyable, de cette course sans fin et sans but. Ils perçoivent que le Christ et son Évangile, que le Christ ressuscité peut donner du sens à leur vie, mais c'est encore, comme pour nous tous, un peu confus.

Alors, nous sommes modestement simplement capables de dire au Seigneur encore aujourd'hui, chacun et chacune d'entre nous : « *Seigneur, nous n'avons pas tout compris, loin de là, on n'aura sans doute jamais fini de comprendre jusqu'à la fin de notre existence, mais à qui irions-nous ? Nous avons regardé autour de nous tout ce qui nous était proposé, mais on a le sentiment que c'est Toi qui as les paroles de la vie éternelle. C'est toi qui as les paroles de la vie éternelle.* »

Pour le dire autrement, il y a sans doute un appel à ressusciter à une vie nouvelle ; un autre regard sur l'existence, sur notre monde, sur nous-mêmes, sur nos engagements professionnels, associatifs, religieux, politiques... Nous comprenons que ressusciter, cela peut vouloir dire passer de la prédation au don. Passer de la prédation au don. La prédation, nous savons ce que cela veut dire : dans cette course effrénée à la croissance, au progrès, nous voyons bien qu'y compris

par rapport à notre Terre, à notre planète, nous sommes des prédateurs. Nous sommes des prédateurs par rapport aux autres aussi, à ceux et celles qui nous entourent, quand l'écart entre les plus riches et les plus pauvres se creuse toujours plus. Comment sortir de cette logique-là, de cette logique de prédation ? En nous engageant dans la logique du don, dans la logique de la gratuité.

Nous sommes les témoins de celui qui a tout donné par amour pour nous, qui a donné sa vie sur la croix. De celui qui avait chassé les marchands du temple en disant : « *Ne faites pas de ma maison une maison de commerce* ».

Le Seigneur veut nous engager dans cette logique-là, dans cette logique de la gratuité, de l'offrande radicale de lui-même. Ressusciter à une vie nouvelle, c'est peut-être aussi sortir de cette logique du monde dans laquelle, plus ou moins consciemment, nous sommes tous engagés, et je le dis aussi pour moi, bien sûr, où il s'agit d'accumuler des biens, de gagner sa vie et de la gagner toujours plus brillamment. Il s'agit d'aller toujours plus vite d'un point à un autre en accélérant la vitesse de nos TGV, ou en construisant de nouvelles autoroutes. Mais est-ce que cela a du sens ?

Passer de la prédation au don de soi-même. Retrouver le rythme lent du marcheur, qui prend le temps d'échanger, y compris les quelques aliments qu'il a dans son sac à dos, qu'il va partager avec d'autres randonneurs qui avaient été moins prévoyants. Donc cette logique du don. Il y a cette phrase, je l'ai déjà citée plusieurs fois, cette phrase que Charles Péguy met dans la bouche de Christ, dans un grand poème qui s'appelle « Ève ». Le Christ s'adresse à sa mère et lui dit : « *Tout s'achète et se livre et s'emporte, rien ne se donne plus. Et moi, j'ai tout donné* ».

Chrétiens que nous sommes, baptisés et ressuscités avec le Christ, dans cette société, nous devons, nous sommes appelés à être des témoins du don, des témoins de la gratuité. C'est cela qui fera que la mort n'aura pas le dernier mot, mais que la vie, celle du Christ et

la nôtre, et celle de notre société, peut-être, ressuscitera, retrouvera des chemins. Nous quitterons ainsi ces chemins fous, ces chemins de croissance qui nous poussent toujours à nous opposer, dans des logiques de concurrence, à un autre pays ou à une autre réalité qui serait en croissance, chemins qui nous conduisent finalement à la guerre. Si nous voulons ressusciter les idées nouvelles individuellement et collectivement, nous devons, avec le Christ, nous engager dans cette logique du don.

Pour finir, et cela rejoint cette réflexion, je vous livrerai quelques mots de François Cheng de l'Académie française, qui dans une interview, à la question « *Quel regard portez-vous sur la mort ?* » disait ceci (évidemment, c'est vrai pour le Christ et pour chacun et chacune d'entre nous) : « *C'est la mort qui transforme la vie en don* ».

À supposer qu'il n'y ait pas de mort et qu'on soit là, tous, indéfiniment, il n'y aurait plus ni d'élan ni de désir de faire quoi que ce soit. Que je le fasse ou non, aujourd'hui ou demain, c'est pareil. Si nous sommes habités par cet élan qui nous pousse à nous donner, c'est parce qu'à un certain moment, il y aura pour chacun et chacune d'entre nous ce passage, cette Pâque, ce passage par la mort avec le Christ, pour ressusciter à une vie nouvelle.

Les mystères de mort et de résurrection ne peuvent pas être séparés. Si nous pouvons ressusciter à une vie nouvelle, c'est parce que nous acceptons, comme nous y invitait Paul tout à l'heure, nous acceptons de sortir de la logique du monde, de mourir à cette logique du monde pour s'ouvrir à la logique de Dieu, qui est une logique de don et donc une logique d'amour.

La victoire du matin de Pâques, c'est une victoire de l'amour sur la haine, c'est une victoire de la lumière sur les ténèbres, c'est une victoire du don sur la prédation. Et c'est cette victoire-là qui nous remet debout.

Alors pardon pour ces mots un peu compliqués du matin de Pâques, mais je crois vraiment que nous sommes appelés, et nous le perce-

vons intérieurement, nous sommes appelés à nous remettre debout et peut-être à remettre une société toute entière et un monde debout, à l'appel du Christ en nous engageant généreusement dans cette logique de gratuité, de don et d'amour.

**Nous sommes des témoins du Christ ressuscité, vainqueur de la mort.
Amen.**

***† Jean-Marc Eychenne
évêque de Grenoble-Vienne***